

Bulletin de liaison des adhérents de l'AFAS

41 | 2015 :
Bulletin n°41

Du militantisme à l'histoire

La collecte de l'oralité dans le scénario italien

GIOVANNI CONTINI

Résumé

Dans le cadre du projet *Nouvelles figures professionnelles. Médiateurs de la mémoire*, porté par le réseau d'associations franco-italiennes « Italia in Rete » et financé par la région Emilie Romagne, une journée d'étude franco-italienne d'histoire orale s'est déroulée le 10 avril 2014 au Conservatoire National des Arts et Métiers (CNAM) de Paris.

Placée sous la direction scientifique de Claire Scopsi, maître de conférence au CNAM, elle a réunit des acteurs académiques et scientifiques, professionnels des archives et des musées, acteurs associatifs des collectes de mémoires français et italiens. Cette manifestation a été l'occasion d'un dialogue interculturel autour des contextes d'émergence, des approches épistémologiques et des pratiques de l'histoire orale en Italie et en France. La conférence d'ouverture a été prononcée par Giovanni Contini, Président de *l'Associazione Italiana di Storia Orale* (Association italienne d'histoire orale). Nous remercions son auteur, ainsi que les organisateurs de la journée d'étude, d'avoir accepté de publier le texte de son intervention dans le *Bulletin de l'AFAS*.

Pour l'édition de cette conférence nous avons conservé le style oral de l'intervention. Toutes les notes ont été ajoutées par le rédacteur.

Entrées d'index

Mots-clés : histoire orale, association d'histoire orale

Keywords : histoire orale, association d'histoire orale

Géographie : Italie

Noms cités : Association italienne d'histoire orale

Texte intégral

- 1 Les historiens de l'oralité des années cinquante et soixante se considéraient comme des militants dans le domaine de la culture. Ils pensaient que le fait de donner la parole à ceux qui étaient toujours restés «sans parole» était destiné à obtenir des témoignages révolutionnaires.
- 2 Dans ces années on parlait beaucoup des classes « subalternes », c'est-à-dire les classes dominées, mais en même temps alternatives à la société capitaliste et donc révolutionnaires. En effet, les premiers travaux d'histoire orale ont été très importants, mais l'image qu'ils ont montrée était beaucoup moins claire que les enquêteurs ne l'avaient imaginée.
- 3 Les personnes interrogées exprimaient sans doute des intentions rebelles. Mais il était clair, aussi, que l'intérêt des entretiens résidait dans le fait qu'elles parlaient d'une culture populaire, qui d'une part était liée à la culture dominante (et donc n'était pas alternative), et d'autre part réinterprétait les valeurs de la culture dominante d'une façon créative et autonome. En outre, il y avait des aspects de la culture populaire qui étaient presque entièrement originaux et indépendants de la culture des classes dominantes.
- 4 Malheureusement, à cette époque, l'environnement culturel italien, fortement influencé par Benedetto Croce, n'était pas très propice à l'histoire orale. La controverse entre Benedetto Croce et Ernesto De Martino¹ (anthropologue qui étudiait le sud de l'Italie et la magie) est restée célèbre, ce dernier étant accusé d'étudier des groupes humains qui étaient insignifiants dans une perspective historique.
- 5 Ainsi, les historiens de l'oralité de ces premières années n'ont pas été très nombreux. Mais la richesse de leur recherche est inversement proportionnelle à leur nombre. Ils ont souvent interrogé des personnes qui étaient presque complètement intégrées dans une culture orale. Par conséquent, les traits intrinsèques de la culture populaire émergent avec une grande force dans leurs enquêtes.
- 6 Il reste le regret qu'ils aient été si peu nombreux. L'histoire orale de la génération suivante, ma génération, a recueilli un nombre d'entretiens incomparablement plus grand. Mais presque tous les témoins interviewés, avaient fréquenté l'école et donc il y en a très peu qui appartiennent à une culture presque entièrement orale, ce qui était le cas inverse quelques années auparavant.
- 7 L'histoire orale en Italie au cours des trente dernières années a développé une physionomie particulière. L'hostilité de l'académie n'a pas diminué, l'histoire orale a été accusée de ne pas être fiable. Ceux qui ont utilisé des sources orales ont été fortement pénalisés dans la compétition universitaire.
- 8 Cependant, rien que le fait d'avoir à traiter avec une critique destructive a conduit à un résultat intéressant. En effet, les historiens de l'oral italiens, au lieu de défendre jusqu'à la mort la fiabilité des sources orales, se sont concentrés directement sur la déformation que la mémoire individuelle et collective introduit dans le récit. La mémoire n'a pas la stabilité du document écrit, qui reste intact au fil du temps. La mémoire est une fonction de l'esprit et se transforme continuellement, en fonction de la situation présente du narrateur. Elle se transforme selon une logique qui lui est propre. Ainsi, au lieu de défendre la fiabilité de la mémoire, en la transformant presque en texte écrit, nous nous sommes concentrés sur l'analyse de la mémoire et de ses transformations. Nous étions convaincus qu'à partir de la compréhension de ces transformations il était possible d'obtenir des résultats importants.

- 9 Ainsi, par exemple, Alessandro Portelli² a constaté que souvent les témoins changent le sujet de leur histoire, ou le séquençage des événements. Et ces changements ne sont pas dus au hasard mais suivent une logique précise.
- 10 Dans une de ses recherches il a été frappé par le fait que la mort de Luigi Trastulli, un travailleur de Terni tué par la police en 1949, avait été déplacée de 1949 au milieu des années cinquante. Pourquoi, dans la mémoire collective, Luigi Trastulli était mort au milieu des années cinquante ? (Il convient de noter le fait que ce changement a été observé dans presque tous les témoignages recueillis par Alessandro Portelli). Parce que, répond ce dernier, cette mort, qui a eu lieu lorsque les travailleurs étaient encore forts, symbolise la défaite de la classe ouvrière, qui en fait est venue plus tard, au milieu des années cinquante.
- 11 Cette leçon de Alessandro Portelli était importante pour la plupart des historiens de l'oral un peu plus jeunes que lui, et on peut dire que l'analyse heuristiquement féconde des «fausses nouvelles» est devenue un élément identificateur de l'histoire orale italienne. Ce n'est pas par hasard que l'article de Marc Bloch "Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre"³ a eu tant de lecteurs parmi les historiens de l'oral en Italie...
- 12 Cette tentative d'apprendre à partir d'erreurs "factuelles" dans les récits des témoins a continué au cours des dernières décennies. Parce que finalement le témoin a raison même si, d'un point de vue factuel, il a tort. C'est nous qui devons comprendre pourquoi il croit son souvenir véritable alors qu'il ne peut pas l'être. En d'autres termes, même s'il dit le « faux » il est important pour nous d'établir comment et pourquoi la mémoire personnelle et collective a déformé le passé ou pourquoi elle a supprimé des parties importantes de l'expérience passée. Je dirais que la capacité de pouvoir interpréter la distance entre les événements et la mémoire des événements de nos témoins est le résultat heuristique le plus riche, pour nous.
- 13 Scarperia, une petite commune, assez pauvre, de fabricants de couteaux, a connu une crise dramatique à partir de la moitié du XXe siècle. La mémoire collective attribue la crise à la communauté elle-même du village, accusée de ne pas se faire confiance les uns les autres. Je pense qu'il ne serait pas très utile de constater que la cause de la crise est plutôt le retard technologique des artisans face aux usines produisant des couteaux par des méthodes mécaniques. La cause est le fruit d'un changement brutal du mode de vie et du fait qu'il n'est plus permis de se promener avec un cran d'arrêt dans sa poche, elle découle aussi des règles strictes de la loi à l'égard des couteaux, qui limitent considérablement la longueur de la lame.
- 14 Ce sont toutes des objections « vraies », mais ce qui est important d'observer c'est l'explication que les villageois ont construit, selon laquelle la crise ne vient que des qualités morales des habitants, qui, comme je le disais, ne seraient pas capable de faire confiance à l'autre. Cette explication nous en dit long sur qui étaient les artisans de Scarperia, incapables de reconnaître les contraintes et les causes de crises externes au village. Et qui, à cause de leurs limites culturelles, n'étaient capables de reconnaître qu'une seule et unique variable, c'est à dire le comportement interpersonnel et la propension à faire confiance ou pas aux villageois.
- 15 On remarque que ce sont les témoins eux-mêmes qui nous racontent que les villageois avaient cherché plusieurs fois à s'associer pour acheter les matières premières, fer et os, en formant une coopérative. Mais que la coopérative avait échoué plus d'une fois. Evidemment, s'associer en coopérative n'est sans doute pas indicatif d'un manque de confiance publique. Toutefois l'explication donnée par la mémoire du village gomme cette contradiction de façon mythique : la coopérative aurait échoué parce que les membres auraient secrètement livré leurs produits aux clients. En outre,

les administrateurs de la coopérative se seraient enfuis avec l'argent.

16 Nous trouvons le même aveuglement à Santa-Croce, un village de tanneurs qui a connu une assez grande fortune au XXe siècle. Ici aussi, la « vraie » cause de la réussite réside dans les caractéristiques du marché du cuir en plein essor dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Le succès dépend aussi de la forme particulière du district industriel de Santa Croce, composé de nombreuses petites entreprises interconnectées et extrêmement flexible. Et, enfin, il dépend de l'absence de coûts pour la purification des eaux usées dans les usines et contaminées par le chrome. Mais même ici, les artisans, incapables de comprendre les contraintes extérieures au village, n'ont pu contrôler que la variable interne à la communauté: la relation entre les individus qui coopèrent en vue de la réussite économique.

17 Encore une fois des limites culturelles les ont empêchés de voir les vraies causes de leur succès : les opportunités offertes par le marché international du cuir, et les avantages que la forme du district industriel, spontanément formé, garantit.

18 Même dans ce cas, les témoins racontaient de nombreux exemples d'un manque de confiance parmi les habitants du village ou d'abus de confiance, mais ces exemples étaient absents dans ce que j'appelle la mémoire collective : ce que tout le monde répétait, et qui était également un jugement de valeur sur le village, c'était que le succès de Santa-Croce dépendait de la bonne attitude des habitants d'un village où il était possible de faire confiance à l'autre.

19 Un autre cas intéressant de mémoire partagée est celui relatif aux massacres commis par la Wehrmacht en Italie en 1944. Dans la plupart des cas ces massacres n'avaient pas beaucoup à voir avec les activités des Partisans. Surtout, les massacres de représailles étaient rares.

20 En fait, les massacres ont eu lieu dans les zones où les Allemands avaient prévu de former des lignes de résistance lors de leur retraite. Ils ont également eu lieu dans les zones où la guérilla était plus probable : les hautes collines et les montagnes (les deux choses, souvent, coïncidant).

21 L'historiographie a expliqué ces massacres comme terrorisme préventif dont le but était de terroriser la population pour la contrôler plus facilement. Et, bien sûr, de rendre la vie impossible aux Partisans. Mais les meurtres n'étaient presque jamais commis par représailles, et, souvent, ils n'avaient été précédés d'aucune action partisane.

22 Pourtant, dans la quasi-totalité des cas, les victimes des massacres prétendent qu'il s'agissait des représailles. C'est-à-dire qu'il s'agissait d'une réponse à l'action de Résistance. Très souvent, donc, les Partisans ont été accusés d'être les principaux responsables des massacres et cette croyance signifie que les Allemands ont été presque oubliés. Les survivants comparent souvent les Allemands à des animaux sauvages, ou aux tremblements de terre ou aux incendies. Autrement dit, il semble que les Allemands n'étaient plus humains. Donc, ils n'étaient pas responsables. Alors que les humains qui avaient déclenché ces forces cruelles de la nature, les Partisans, étaient certainement responsables.

23 Une fois de plus, il n'y a pas beaucoup de sens d'adopter une attitude pédagogique devant les témoins, en refusant cette mémoire partagée parce que non conforme à ce que l'historiographie a établi. Je pense qu'il est plus intéressant d'essayer de comprendre pourquoi les survivants des massacres ont construit une mémoire ou un jugement de ce genre (et qui n'est évidemment pas vrai). Parce que si nous pouvons comprendre pourquoi ils accusent les Partisans et pourquoi ils oublient les vrais auteurs des massacres, alors nous saurons qui étaient les hommes et les femmes qui ont subi les atrocités, comment ils pensaient et pourquoi.

- 24 Ils étaient en majorité des paysans. Et des paysannes. Leur mémoire anti- partisane nous montre un certain nombre de choses. Tout d'abord l'attitude en faveur des Partisans de la part des paysans décrite dans la littérature pro-Résistance n'est pas tout à fait véridique. Pendant la guerre, les paysans étaient encore très ignorants de la politique. Ils avaient toujours été une classe exploitée et marginale et vingt ans de fascisme avaient intensifié leur marginalisation et leur impuissance. Ils pensaient qu'il n'était pas possible d'agir contre l'oppression. Ils pensaient que ceux qui agissaient, pour ainsi dire, contre l'ordre établi étaient très dangereux, parce que leur action aurait pu avoir des conséquences désastreuses. Les Partisans, donc, avec la lutte armée, étaient considérés particulièrement dangereux. Après la guerre, les paysans ont été rapidement politisés. Ils sont venus en masse adhérer au Parti communiste et ont participé à des luttes politiques et sociales importantes. Souvent, leur mémoire de leur comportement à l'égard de la Résistance a été influencée, rétrospectivement, par une nouvelle identité politique. Mais souvent, il s'agissait d'un anachronisme. Les paysans qui ont survécu aux massacres, par conséquent, nous aident à démonter cet anachronisme, à restaurer une image des paysans tels qu'ils l'étaient, à l'époque. Et pour comprendre, aussi, à quel point la vie des Partisans était difficile. Ils n'étaient pas, comme on avait tendance à le dire, « comme des poissons dans l'eau », mais bien au contraire ils étaient entourés de civils effrayés et réticents, voire hostiles.
- 25 En accusant les Partisans d'être les vrais coupables, ainsi, les survivants les transforment en boucs émissaires. Pourquoi? A mon avis, parce que les Allemands étaient trop loin, trop abstraits, pour devenir la cible de la haine des survivants. Les Allemands, comme je l'ai dit, semblaient des forces de la nature, pas du tout des humains. Ils parlaient une langue incompréhensible. Ils sont apparus et ont disparu en un éclair tragique. Les Partisans étaient italiens, on connaissait leurs noms, souvent même on connaissait le nom de leurs parents et de leur village.
- 26 Cela confirme également l'image que nous avons des paysans comme étant très isolés, incapables de comprendre un événement tragique comme la guerre moderne. Une situation dans laquelle un massacre pourrait dépendre de considérations momentanées : une simple précaution pour ceux qui devaient décider où organiser une ligne de défense, un certain jour. Mais le massacre, depuis ce jour, a continué à produire ses effets : une douleur incomparable et une quête insatiable de vengeance.
- 27 En Italie, nous avons non seulement reconnu l'importance de l'élément subjectif dans le corps des récits, mais nous l'avons reconnu tout d'abord dans la forme même de l'interview. Nous avons reconnu l'entretien lui-même comme le résultat de la rencontre de deux subjectivités.
- 28 Dans la rencontre qui produit la source orale un rôle clé est joué par l'intervieweur, bien que son importance n'ait pas toujours été reconnue. C'est souvent l'enquêteur qui sollicite et mène l'entretien, le transcrit et l'interprète en l'utilisant, finalement, pour écrire un texte dont il est l'auteur. Mais il arrive souvent que l'on ne s'interroge pas assez sur son propre rôle, le rôle de celui qui pose les questions et qui souvent interprète aussi les réponses.
- 29 Quelqu'un a même décidé de s'effacer au moment de transcrire les interviews (je pense, entre autres, au travail brillant de Nuto Revelli⁴) en supprimant ses questions et en tournant les réponses dans un flux narratif continu. Cela transforme une information intermittente, partiellement produite et parfois contredite ou interrompue par l'enquêteur, en un flux cohérent d'information qui semble ne provenir que du témoin. En raison de l'importance stratégique de l'intervieweur, il convient qu'il ne disparaisse pas complètement de la transcription du texte oral.
- 30 Si l'on regarde maintenant la relation entre l'intervieweur et l'interviewé, du point de

vue de ce dernier, nous voyons que c'est une relation complexe : le témoin souvent ne comprend pas pourquoi vous voulez l'interroger, ou il a trouvé une raison qui peut-être n'est pas la vraie. En tout cas le témoin, à partir de la raison pour laquelle il s'imagine que vous voulez l'entendre, veut raconter une certaine histoire, mais l'intervieweur lui demande d'abandonner le fil de son histoire spontanée et de répondre à des questions dont il ne parvient pas à comprendre le sens. Souvent, les deux interlocuteurs attachent à des événements, des séries chronologiques et des personnages deux significations différentes. Souvent le même mot signifie des choses différentes pour l'intervieweur et pour l'intervu, et la hiérarchie des pertinences ne coïncide pas du tout. Ces décalages font que certaines questions tombent littéralement dans l'oreille d'un sourd et vous obtenez des réponses contraires aux attentes. Enfin, il y a des déclarations qui ne sont pas des réponses, parce que l'intervieweur ne les n'avait pas du tout prévues. Il est normal pour un étudiant à la recherche de quelque chose d'en trouver une autre, cet écart est un caractère commun à la recherche en général, mais certainement cet aspect est très amplifié lorsque la source n'est pas la source traditionnelle, écrite et immuable, mais une personne en chair et en os.

31 En conclusion, l'interview n'est pas une production d'une somme d'information de la part d'un témoin/source que l'intervieweur devrait simplement écouter, enregistrer, archiver en prenant soin d'intervenir aussi peu que possible. Plutôt qu'un flux d'eau de source qui coulerait en permanence et qu'il s'agirait simplement d'intercepter il ressemble plutôt à un champ de force, un scénario où les deux protagonistes arrivent avec des idées préconçues et récitent chacun son propre rôle, en tenant compte l'un de l'autre : il y a un narrateur et, en face, il y a celui qui le stimule à raconter et qui souvent racontera à son tour, plus tard, en écrivant. Ce mécanisme, d'un point de vue formel, a été décrit comme « récit dialogique », un récit qui naît d'un dialogue.

32 Le dialogue narratif orienté vers le passé, devient alors le résultat d'un échange et dans certains cas d'un affrontement entre deux sujets très différents ; il n'est pas encore historiographie mais plutôt l'intersection entre deux phénomènes importants de la transmission de la mémoire : la tradition orale, c'est-à-dire la mémoire personnelle et collective de l'individu, de la famille et/ou de la communauté, et la mémoire historique, la transmission des événements passés par le filtre de l'historiographie.

33 Chaque témoin est non seulement une source, il est partiellement un historien aussi, bien que la capacité d'être historien varie grandement d'un individu à l'autre. Mais les historiens professionnels, traitent presque toujours les témoins comme une source. Même ce que je viens de dire ne fait pas exception : trouver une vérité plus profonde dans les « fausses nouvelles » signifie respecter certainement les témoins, mais les traiter quand même comme des sources d'information.

34 Cependant, dans certains cas, le récit dialogique est particulièrement réussi. Cela arrive parce que la personne interrogée comprend la logique des questions posées par l'historien. Et commence, pour ainsi dire, à se questionner tout seul.

35 Cela peut conduire à une recherche menée par l'intervu qui se poursuit après l'entrevue et peut prendre la forme d'un vrai livre, écrit indépendamment.

36 En Italie, l'historien Manlio Calegari a produit un livre extraordinaire, *La scie de Hitler*⁵, dont la moitié est le résultat d'un grand nombre d'entretiens, tous réalisés avec le même témoin. Dans ce livre, l'historien et l'intervu échangent constamment leurs rôles, et le témoin (un ancien Partisan, extrêmement intelligent) à partir d'un certain moment se pose lui-même les questions et se donne les réponses. L'historien se limite, à ce stade, à de petites interventions, à des demandes de clarification, à des observations sur la chronologie des événements.

37 On peut imaginer la richesse du résultat : le témoin prend progressivement la main

sur une curiosité qui dépasse celle de sa génération. Il commence à analyser l'expérience de la Résistance en utilisant les catégories d'aujourd'hui : les réactions émotionnelles face aux aspects tragiques de ce type de guerre; la qualité de sa conscience politique au moment des faits, la véritable raison de son choix partisan. Et certes, il part d'une position privilégiée parce que, dans ces événements, il y était, il était là en personne.

38 Dans cette intervention, je me suis concentré sur des problèmes méthodologiques et j'ai un peu négligé les sujets de recherche que les historiens oraux italiens ont étudiés et étudient. Il s'agit d'un très large spectre. Si nous nous limitons uniquement aux membres du Comité directeur de l'Associazione Italiana di Storia Orale (Association italienne d'histoire orale)⁶, nous voyons qu'ils étudient les agriculteurs, les travailleurs industriels, les mineurs, les entrepreneurs, les conflits politiques et l'identité à la frontière de l'Est, la Résistance et les massacres de civils en 1944, la déportation des Juifs et des prisonniers politiques pendant la guerre, la révolution algérienne.

39 Je voudrais conclure cette conférence par quelques observations sur la relation entre l'histoire orale et l'enregistrement vidéo. Il me semble que ce support d'enregistrement est utilisé de plus en plus. Nous avons écrit des choses très intéressantes quand nous avons commencé à utiliser le magnétophone pour les enregistrements audio, touchant la question de la relation entre l'oralité et l'écriture, et puis tous les autres arguments, dont certains que j'ai abordé tout à l'heure. Par contre, il me semble qu'il y a encore peu de discussion sur les avantages et les problèmes que l'utilisation de l'enregistrement vidéo implique.

40 Cependant, les problèmes ne sont pas rares : l'enregistrement vidéo est « impératif » alors que notre ligne de recherche est souvent à grain fin : nous proposons des explications possibles, mais pas « vraie » à cent pour cent: Comment représenter cela dans une vidéo ? Le problème est particulièrement grave quand il s'agit de monter un documentaire : s'il est vrai que le documentaire ne doit pas dépasser vingt à trente minutes de longueur comment représenter les points de vue divergents qui se trouvent souvent dans le cadre de notre recherche, vu que la vidéo a un caractère que je qualifiais précédemment d'« impérative » ?

41 Enfin, en général, les historiens de l'oral qui utilisent la vidéo ne montent pas directement leurs textes audiovisuels de la réalisation finale. Cela me semble très discutable. C'est comme si un chercheur recueillait ses informations parmi les documents d'archive et puis les donnait à quelqu'un d'autre, lui donnant la tâche de rédiger le texte écrit final...

Notes

1 Massenzio, Marcello, 'Ernesto De Martino e l'antropologia', *Enciclopedia Treccani*, 2012 <[http://www.treccani.it/enciclopedia/ernesto-de-martino-e-l-antropologia_\(Il_Contributo_italiano_alla_storia_del_Pensiero:_Filosofia\)](http://www.treccani.it/enciclopedia/ernesto-de-martino-e-l-antropologia_(Il_Contributo_italiano_alla_storia_del_Pensiero:_Filosofia))> [consulté le 25 janvier 2016]

2 Professeur de littérature américaine et historien de l'oral. Voir l'ouvrage suivant plus d'information sur cette enquête renommée: Portelli, Alessandro. 1991. *The death of Luigi Trastulli, and other stories form and meaning in oral history*. Albany, N.Y.: State University of New York Press.

3 Bloch, Marc. 1999. *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*. Paris: Allia.

4 Revelli, N. et Rossi-Doria, A., *L'anello forte: la donna*, Torino, Italie, Einaudi, impr. 2012, 2012.

5 Calegari, M., La sega di Hitler, Milano, Italie, Selene, 2004.

6 <http://www.aisoitalia.it>

Pour citer cet article

Référence électronique

Giovanni Contini, « Du militantisme à l'histoire », *Bulletin de liaison des adhérents de l'AFAS* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 28 décembre 2015, consulté le 16 juin 2016. URL : <http://afas.revues.org/2943>

Auteur

Giovanni Contini

président de l'Associazione Italiana di Storia Orale